Notes du mont Royal
www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
La Nouvelle Revue française (NRF)

LA NOUVELLE

REVUE FRANÇAISE

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XVI

PARIS

35, & 37, RUE MADAME, 35 & 37

1921

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

HYMÉNÉE !

ÉVÈNEMENT FORT INVRAISEMBLABLE EN DEUX ACTES [1]

(1833)

PERSONNAGES :

AGAFIA TIKHONOVNA, *fille de marchand, jeune fille à marier.*

ARINA PANTÉLÉIMONOVNA, *sa tante.*

FIOKLA IVANOVNA, *marieuse professionnelle.*

PODKOLIÈSSINE, *conseiller de Cour.*

KOTCHKARIOV, *son ami.*

IAÏTCHNITSA [OMELETTE], *employé de chancellerie.*

ANOUTCHKINE, *officier d'infanterie en retraite.*

JÉVAKINE, *officier de marine en retraite.*

DOUNIACHKA, *jeune domestique d'Arîna Pantéléïmonovna.*

STARIKOV, *marchand aux Boutiques* [2].

STÉPANE, *valet de Podkolièssine.*

1. Voir aux Notes l'histoire de la composition de cet ouvrage.

2. Exactement au *Gostinoï Dvor*, l'emplacement réservé dans toute ville russe importante aux marchands en gros et en demi-gros.

ACTE PREMIER

Une chambre de célibataire.

SCÈNE I

PODKOLIÈSSINE, *seul, étendu sur son divan, fumant sa pipe.* — Et voilà, quand on se met à y réfléchir tout seul, à loisir, on trouve qu'il faut à la fin absolument se marier ! Car, vraiment, que fait-on ? On se laisse vivre et ça en devient fastidieux. J'ai encore laissé passer le temps des mariages avant le carême. Au fond, tout est prêt et la marieuse vient depuis trois mois. Je commence à en avoir honte. Eh, Stépane !

SCÈNE II

PODKOLIÈSSINE, STÉPANE.

PODKOLIÈSSINE. — La marieuse n'est pas arrivée ?

STÉPANE. — Pas du tout.

PODKOLIÈSSINE. — Et chez le tailleur, tu y es allé ?

STÉPANE. — J'y ai été.

PODKOLIÈSSINE. — Eh bien, il travaille à mon frac ?

STÉPANE. — Il y travaille.

PODKOLIÈSSINE. — Et son travail est avancé.

STÉPANE. — Oui, assez. Il a déjà commencé les boutonnières.

PODKOLIÈSSINE. — Que dis-tu ?

STÉPANE. — Je dis : il a commencé les boutonnières.

PODKOLIÈSSINE. — Et il n'a pas demandé : Pourquoi Monsieur a-t-il besoin d'un frac ?

STÉPANE. — Non, il ne l'a pas demandé.

PODKOLIÈSSINE. — Il a peut-être dit : Est-ce que Monsieur ne songe pas à se marier ?

STÉPANE. — Non, il n'a rien dit.

PODKOLIÈSSINE. — Tu as probablement vu d'autres fracs chez lui ? Assurément, il en fait pour d'autres que pour moi.

STÉPANE. — Oui, il y avait beaucoup de fracs déjà prêts.

PODKOLIÈSSINE. — Mais ils étaient, je pense, d'un drap moins fin que le mien ?

STÉPANE. — Oui, le vôtre sera d'un drap plus attirant.

PODKOLIÈSSINE. — Tu dis ?

STÉPANE. — Je dis que le vôtre sera plus attirant.

PODKOLIÈSSINE. — Bien. Est-ce qu'il a demandé pourquoi ton maître se fait faire un frac en drap si fin ?

STÉPANE. — Non.

PODKOLIÈSSINE. — N'aurait-il pas demandé : Monsieur ne songe-t-il pas à se marier ?

STÉPANE. — Non, il n'en a pas parlé.

PODKOLIÈSSINE. — Tu lui as cependant dit quel est mon rang et quelle est ma fonction.

STÉPANE. — Je le lui ai dit.

PODKOLIÈSSINE. — Et qu'est-ce qu'il a répondu ?

STÉPANE. — Il a dit : Je ferai pour le mieux.

PODKOLIÈSSINE. — Bien. Retire-toi.

(Stépane sort.)

SCÈNE III

PODKOLIÈSSINE, *seul.*

PODKOLIÈSSINE. — Je trouve qu'un frac noir donne plus de poids. Les fracs clairs vont mieux aux gratte-papier, aux petits fonctionnaires et autre fretin ; ça vous a un air blanc-bec. Les gens d'un rang supérieur doivent observer, comme on dit le ... Bon, le mot m'échappe, et pourtant c'est un beau mot ... Oui, mon petit, il n'y a pas à tortiller, un con-

seiller de cour, c'est un colonel moins les épaulettes. Eh, Stépane !

SCÈNE IV

PODKOLIÈSSINE. — STÉPANE.

PODKOLIÈSSINE. — Et le cirage, tu l'as acheté ?

STÉPANE. — Oui.

PODKOLIÈSSINE. — Où ? A la boutique que je t'ai indiquée, perspective de l'Ascension ?

STÉPANE. — Précisément là.

PODKOLIÈSSINE. — Et il est bon ?

STÉPANE. — Oui.

PODKOLIÈSSINE. — Tu as ciré les chaussures avec ?

STÉPANE. — Oui.

PODKOLIÈSSINE. — Et ça brille ?

STÉPANE. — Pour briller, ça brille bien.

PODKOLIÈSSINE. — Et en te remettant la boîte, le marchand ne t'a pas demandé pourquoi ton maître avait besoin d'un cirage de cette qualité ?

STÉPANE. — Non.

PODKOLIÈSSINE. — Ne t'a-t-il pas dit : Est-ce que ton maître n'aurait pas l'intention de se marier ?

STÉPANE. — Non, il n'a rien dit.

PODKOLIÈSSINE. — C'est bon. Tu peux aller.

SCÈNE V

PODKOLIÈSSINE, *seul*.

PODKOLIÈSSINE. — Il semble que ce ne soit rien, la chaussure. Pourtant si elle est mal faite et que le cirage l'ait roussie, dans la bonne société on vous considère moins. Ce ne sera plus la même chose ... Et ce qui est mauvais, c'est quand on a des cors. Je suis prêt à tout endurer, sauf les cors. Eh, Stépane !

SCÈNE VI

PODKOLIÈSSINE. — STÉPANE.

STÉPANE. — Que désirez-vous ?

PODKOLIÈSSINE. — As-tu dit au cordonnier de faire en sorte que je n'aie pas de cors ?

STÉPANE. — Je le lui ai dit.

PODKOLIÈSSINE. — Et qu'a-t-il répondu ?

STÉPANE. — Il a répondu : bien.

(Stépane sort.)

SCÈNE VII

PODKOLIÈSSINE. — *Puis*, STÉPANE.

PODKOLIÈSSINE. — Oui, le diable m'emporte, c'est une chose tracassante que de se fiancer ! Ceci, cela, et autre chose. Il faut que ceci et cela marchent ensemble. Non, le diable m'emporte, ce n'est pas si facile qu'on le dit. Eh, Stépane ! *(Stépane entre.)* Je voulais encore te dire ...

STÉPANE. — La vieille est arrivée.

PODKOLIÈSSINE. — Arrivée ?.. Amène-la vite ! *(Stépane sort.)* Oui, c'est une chose ... une chose ... il n'y a pas à dire, ... difficile.

SCÈNE VIII

PODKOLIÈSSINE. — FIÔKLA.

PODKOLIÈSSINE. — Ah, bonjour, bonjour, Fiôkla Ivânovna ! Comment vas-tu ? Prends une chaise, assieds-toi et raconte ... Eh bien, comment ça marche-t-il ta ... (comment l'appelle-t-on ?) Mélanie ?...

FIÔKLA. — Agâfia Tîkhonovna.

PODKOLIÈSSINE. — Oui, c'est ça : Agâfia Tîkhonovna. Encore une vieille fille de quarante ans, je parie.

FIÔKLA. — Ah, ça, non ! Epousez-la, vous m'en féliciterez chaque jour et m'en remercierez.

PODKOLIÈSSINE. — Tu blagues, Fiôkla Ivânovna.

FIÔKLA. — Je suis trop vieille, mon cher, pour blaguer. Laisse ça aux autres.

PODKOLIÈSSINE. — Et la dot ? la dot ? Reparle m'en un peu.

FIÔKLA. — La dot ? Maison en pierres à deux étages dans le quartier de Moscou, et d'un tel rapport que c'est une vraie satisfaction. L'épicier seul paye sept cents roubles. Le débit de bière attire une société énorme. Et la maison a deux ailes, l'une toute en bois, l'autre sur fondation de pierres. Chaque aile rapporte quatre cents roubles par an. Et il y a aussi un potager dans le quartier de Vyborg. Un marchand voulait, il y a trois ans, le louer pour y planter des choux ; un marchand tout ce qu'il y a de bien, qui ne s'envoie pas une goutte de liqueur par le bec, et qui a trois fils. Il en a marié deux ; le troisième, dit-il, est encore jeune ; qu'il reste à la boutique pour m'aider à mener mon commerce. Je suis déjà vieux, dit-il.

PODKOLIÈSSINE. — Et de sa personne, comment est-elle ?

FIÔKLA. — Comme du sucre fin ! Blanche, rose. Du sang et du lait !.. Une telle crème qu'on ne peut pas en donner une idée. Vous en aurez du plaisir jusque là. (*Elle montre son gosier.*) Vous direz, et à vos amis et à vos ennemis : Ah, cette brave Fiôkla Ivânovna, comme je lui suis reconnaissant !

PODKOLIÈSSINE. — Dis tout ce que tu voudras, mais elle n'est pas de mon rang qui est celui d'un officier supérieur.

FIÔKLA. — Fille d'un marchand de la troisième classe, je ne dis pas le contraire. Mais, elle ne ferait pas honte à un général. Elle ne veut pas entendre parler d'un marchand : Je prendrai n'importe quel homme, dit-elle, même un nabot, pourvu que ce soit un noble. Ah, elle a des sentiments délicats ! Et le dimanche, quand elle met sa

robe de soie, j'en prends le Christ à témoin, c'est un tel frou-frou qu'on dirait une princesse !

PODKOLIÈSSINE. — Je te demandais cela, tu comprends, parce que je suis conseiller de cour. Alors, naturellement...

FIÔKLA. — C'est clair. Comment ne pas comprendre ? Nous avons eu aussi un conseiller de cour. Et nous l'avons refusé. Il n'a pas plu. Il avait une humeur étrange. Il ne prononçait pas un mot sans dire un mensonge, et, pourtant, quelle belle allure il avait ! Qu'y faire ? Lui-même ça l'ennuyait. Mais il ne pouvait pas s'empêcher d'inventer. C'est Dieu lui-même qui le voulait.

PODKOLIÈSSINE. — Et en dehors d'elle, pas d'autres ?

FIÔKLA. — Que te faut-il encore ? C'est ce qu'il y a de mieux dans le genre.

PODKOLIÈSSINE. — Vraiment de mieux ?

FIÔKLA. — Tu peux chercher dans le monde entier tu ne trouveras rien de semblable.

PODKOLIÈSSINE. — Bien, on y songera, la mère ; on y songera. Reviens après-demain. Je resterai comme aujourd'hui tranquillement étendu. Toi, tu raconteras...

FIÔKLA. — Ah, permets, mon vieux ! Il y a déjà trois mois que je viens chez toi sans aucun résultat ! Tu restes dans ta robe de chambre et tu suces ta pipe.

PODKOLIÈSSINE. — Et tu crois que se fiancer c'est comme de dire à Stépane : « Donne-moi mes bottes », et de les mettre et de sortir ! Il faut bien réfléchir, bien regarder de tous côtés.

FIÔKLA. — Eh bien ! si tu veux regarder, va regarder. La marchandise est faite pour être vue. Fais-toi donner ton habit, profite de la matinée, et fais t'y conduire.

PODKOLIÈSSINE. — A présent !... Mais le temps est gris. Si je sors, la pluie me prendra.

FIÔKLA. — Malheur à toi ! Les cheveux blancs te poussent déjà, et tu ne vaudras bientôt plus rien pour l'œuvre du mariage. Crois-tu que ce soit si rare un con-

seiller de cour ?... Nous dénicherons des prétendants tels qu'on ne te regardera même plus...

PODKOLIÈSSINE. — Quelles bêtises tu racontes ? Où as-tu été prendre que j'ai déjà des cheveux blancs ? Où sont-ils d'abord, ces cheveux blancs ? (*Il hérisse ses cheveux.*)

FIÔKLA. — Comment ne pas avoir des cheveux blancs, quand l'homme ne vit que pour en avoir ? Voyez un peu : Celle-ci ne va pas ; l'autre ne lui convient pas. Eh bien ! j'ai en réserve un capitaine, auquel tu ne viens pas à l'épaule ; il a une voix de trompette et sert à la *grand'garderie.*

PODKOLIÈSSINE. — Sornette ! Je vais regarder dans mon miroir où tu as vu un cheveu blanc. Eh ! Stépane, apporte mon miroir !... Ou non, attends ; j'y vais moi-même... En voilà une idée ! Dieu m'en préserve !... C'est pire que la variole. (*Il passe dans la pièce voisine.*)

SCÈNE IX

FIÔKLA. — KOTCHKARIOV.

KOTCHKARIOV (*Il entre en coup de vent*). — Tu es ici, Podkolièssine ? (*Il aperçoit Fiôkla.*) Eh, que fais-tu ici, la vieille ?... Dis-moi, je te prie, pourquoi diable tu m'as marié ?

FIÔKLA. — Quel mal y a-t-il à cela ? Tu as fait ton devoir.

KOTCHKARIOV. — Mon devoir ? La belle merveille qu'une femme ! Ne pouvais-je pas m'en passer ?

FIÔKLA. — C'est toi-même qui me relançais : « Marie-moi, ma bonne vieille. » Tu ne me disais que cela.

KOTCHKARIOV. — Ah ! vieux rat ! pourquoi es-tu ici ? Est-ce que Podkolièssine voudrait ?...

FIÔKLA. — Pourquoi pas ? C'est la bénédiction de Dieu qui lui arrive.

KOTCHKARIOV. — Non ?! Et il ne m'a pas soufflé mot de cela, l'animal ! Quel être ! Je vous demande un peu : tout cela en cachette !...

SCÈNE X

LES MÊMES. — PODKOLIÈSSINE.
(*Podkolièssine tient un miroir dans lequel il se regarde avec attention.*)

KOTCHKARIOV (*s'approche de lui à pas de loup et crie très fort*). — Pouf !

PODKOLIÈSSINE (*pousse un cri et laisse tomber le miroir*). — Espèce de fou ! Mais qu'est-ce que tu as ? En voilà une bêtise ! Tu m'as fait si peur, ma parole, que je ne peux pas en revenir.

KOTCHKARIOV. — Ce n'est rien. Je plaisantais.

PODKOLIÈSSINE. — Tu fais de belles plaisanteries ! Je ne peux pas retrouver mes sens. Et tu m'as fait casser mon miroir. Un miroir qui coûtait bon. Acheté au Magasin Anglais.

KOTCHKARIOV. — Ah, de grâce ! Je te trouverai un autre miroir.

PODKOLIÈSSINE. — Oui, je t'entends !... Je les connais ces autres miroirs. Ils vous vieillissent de dix ans et vous font la figure de travers.

KOTCHKARIOV. — Ecoute, c'est moi qui devrais surtout me fâcher. Tu me caches tout, à moi, ton vieil ami ! Ah ! tu songes à te marier ?

PODKOLIÈSSIME. — Tu radotes. Je n'y ai pas du tout songé.

KOTCHKARIOV. — En voici la preuve vivante. (*Il montre Fiôkla.*) Et l'on sait quelle sorte d'oiseau c'est là ! Il n'y a rien de mal à se marier, rien du tout. C'est chose chrétienne que le mariage, et même indispensable à la patrie. Laisse-moi faire, je me charge de tout. (*A Fiôkla.*) Dis-moi un peu de qui il s'agit ; où c'en est ; etc. Noble ? Fille de fonctionnaire ? Marchande ? Et le nom ?

FIÔKLA. — Agâfia Tîkhonovna.

KOTCHKARIOV. — Agâfia Tîkhonovna Brandakhlystov ?

FIÔKLA. — Pas le moins du monde : Kouperdîaguine.

KOTCHKARIOV. — De la rue des Six-Boutiques ?

FIÔKLA. — Pas encore ça ; plus près des Pèski : Petite rue des Savons.

KOTCHKARIOV. — Ah bien ! Petite rue des Savons : tout de suite après le magasin ; la maison de bois ?

FIÔKLA. — Point du tout ; après le débit de bière.

KOTCHKARIOV. — Ah oui ! peut-être. Je m'y perds.

FIÔKLA. — Quand tu entres dans la petite rue, tu as droit devant toi une guérite. Passe-la et tourne à gauche ; tu auras alors droit dans tes yeux, mais là, tout droit, une maison en bois. C'est là qu'habite la couturière qui vivait avec le sous-sécl*é*taire du Sénat. Tu n'entres pas chez la couturière, et, tout de suite après, tu as une autre maison, celle-là en pierre. C'est justement la maison qu'habite Agâfia Tîkhonovna, la jeune fille.

KOTCHKARIOV. — Parfait, parfait ! Maintenant, je bâclerai l'affaire. Tu peux filer ! On n'a plus besoin de toi. Ouste !

FIÔKLA. — Comment !... Tu voudrais cuisiner toi-même un mariage ?

KOTCHKARIOV. — Oui, moi-même. Toi, ne t'en mêle plus !

FIÔKLA. — Ah, l'éhonté ! Ce n'est pas un métier d'homme. N'entreprenez pas cela, mon vieux !

KOTCHKARIOV. — Va, va, tu n'y entends rien. Chaque oiseau son nid. Détale.

FIÔKLA. — Les gens ne songent qu'à vous ôter le pain de la bouche. Espèce de mécréant ! Se mêler de pareille ordure... Si j'avais su, je n'aurais rien dit. (*Elle sort fâchée.*)

SCÈNE XI

PODKOLIÈSSINE. — KOTCHKARIOV.

KOTCHKARIOV. — Eh bien, frère, il ne faut pas ajourner ça ; allons-y.

PODKOLIÈSSINE. — Mais je ne suis pas encore décidé. Je ne faisais qu'y penser...

KOTCHKARIOV. — Fadaises, fadaises ! Il n'y a pas à en rougir. Je te marierai ; tu ne t'en apercevras même pas. Nous allons à l'instant chez la jeune fille et tu verras comme tout marchera.

PODKOLIÈSSINE. — En voilà une idée ! partir tout de suite.

KOTCHKARIOV. — Qu'est-ce qui t'arrête ? Réfléchis un peu ; quel profit y a-t-il à ne pas être marié ? Regarde ta chambre : qu'y vois-tu de bien ? Ici une botte sale, là une cuvette, là du tabac sur la table. Et tu passes ta vie comme un loir, couché toute la journée.

PODKOLIÈSSINE. — C'est vrai, je l'avoue, je n'ai pas beaucoup d'ordre.

KOTCHKARIOV. — Et quand tu auras une femme, tu ne reconnaîtras ni toi ni ton logis. Là tu auras un canapé, et puis un petit chien, un serin dans une cage, une broderie en train... Figure-toi ça : Tu es assis sur le canapé et à côté de toi s'assied une petite femme tout ce qu'il y a d'exquis, et de sa petite main elle te...

PODKOLIÈSSINE. — Ah, le diable vous emporte, quand on songe quelles petites mains elles ont ! C'est comme du petit lait, mon cher.

KOTCHKARIOV. — Qu'en sais-tu ? Comme si elles n'avaient que leurs petites mains ! Elles vous ont encore, mon vieux... Ah, n'en parlons pas ! Le diable sait ce qu'elles n'ont pas.

PODKOLIÈSSINE. — Ecoute, je vais te le dire franchement : j'aime à avoir auprès de moi une jolie petite.

KOTCHKARIOV. — Tu vois, tu y prends goût. Il n'y a plus qu'à donner les ordres. Ne t'inquiète de rien. Le repas de noces et autres machines, je m'en charge... Moins de douze bouteilles de champagne, qu'on le veuille ou non, mon cher, il n'y faut pas songer. Du madère, il en faut absolument aussi une demi-douzaine de bouteilles. La fiancée doit vous avoir une masse de ces tantes et de ces commères qui n'admettent pas la plaisanterie là-dessus. Le vin du Rhin, qu'il aille au diable le vin du Rhin ! on n'en donnera pas, n'est-ce pas ? Pour faire le dîner, j'ai déjà en vue un domestique de la Cour. Il te fera si bien manger, l'animal, que tu ne pourras pas te lever de ta chaise.

PODKOLIÈSSINE. — Eh, là ! tu y vas comme si on en était déjà à la noce...

KOTCHKARIOV. — Pourquoi pas ! Pourquoi remettre ? Tu es d'accord ?

PODKOLIÈSSINE. — Moi, mais non !... Je ne le suis pas tout à fait.

KOTCHKARIOV. — En voilà une bonne ! Tu viens de dire à l'instant que tu voulais...

PODKOLIÈSSINE. — J'ai dit que ce ne serait pas mal, rien de plus.

KOTCHKARIOV. — Je t'en prie ! Nous avions déjà presque tout arrangé... Est-ce que la vie matrimoniale ne te plaît pas ? Dis-le.

PODKOLIÈSSINE. — Non, elle me plaît.

KOTCHKARIOV. — Eh bien, qu'est-ce qui t'arrête ?

PODKOLIÈSSINE. — Rien ne m'arrête. Mais ce serait tout de même curieux...

KOTCHKARIOV. — Quoi donc ?

PODKOLIÈSSINE. — Avoir toujours vécu non marié ; et, tout à coup, l'être.

KOTCHKARIOV. — Assez, assez ! N'as-tu pas honte de tant balancer ? Je le vois, il faut te parler sérieusement. Je le ferai donc comme un père à son fils. Regarde-toi attentivement comme tu me regardes en ce moment : qu'es-tu

à l'heure présente ? Une bûche ! disons-le franchement. Tu ne signifies rien et ne sais pas pourquoi tu vis. Jette un coup d'œil dans une glace ; tu n'y vois qu'un visage stupide. Au lieu de cela, imagine auprès de toi des marmots, pas seulement deux ou trois, six peut-être, et tous, te ressemblant comme deux gouttes d'eau. Tu es seul et unique conseiller de cour, chef de division, ou autre espèce de directeur, Dieu seul sait quoi ! Et alors il y aura autour de toi, imagine-le, de ces petits chefs de division, de ces petits polissons... Et l'un de ces sacripants, en te tendant ses menottes, te tirera tes favoris ; et tu lui aboieras comme un chien : aff, aff, aô ! Dis-moi ce qu'il peut y avoir de mieux ?

PODKOLIÈSSINE. — Mais ce seront de grands polissons. Ils gâteront tout, mêleront mes papiers.

KOTCHKARIOV. — Polissons, peu importe ! Tous te ressembleront, voilà le principal.

PODKOLIÈSSINE. — C'est vrai, le diable vous emporte, c'est drôle tout de même ! Dire que ces petits choux-à-la-crème-là, ces petits morveux, ça vous ressemble !

KOTCHKARIOV. — Evidemment c'est drôle. Alors on y va ?

PODKOLIÈSSINE. — Allons-y s'il le faut !

KOTCHKARIOV. — Stépane, viens aider ton maître à s'habiller !

PODKOLIÈSSINE, *s'habillant devant la glace.* — Je crois qu'il faudrait mettre un gilet blanc.

KOTCHKARIOV. — Ça n'a aucune importance.

PODKOLIÈSSINE, *attachant son col.* — Maudite blanchisseuse, elle empèse si mal les cols que jamais ça ne tient ! Stépane, tu lui diras que si elle continue, l'idiote, à repasser si mal mon linge, j'en prendrai une autre. Elle doit perdre son temps avec des amoureux au lieu de repasser.

KOTCHKARIOV. — Allons, plus vite, vieux ! Comme tu lambines !

PODKOLIÈSSINE. — Tout de suite ! *(Il passe son frac et s'assied.)* Ecoute, cher ami, sais-tu ? Vas-y tout seul !

KOTCHKARIOV. — Quelle idée ! Tu es fou ? Y aller tout seul ! Qui de nous deux se marie ? Toi ou moi ?

PODKOLIÈSSINE. — Vraiment je n'ai pas envie de bouger, aujourd'hui. Demain, ce serait mieux.

KOTCHKARIOV. — Te reste-t-il une goutte de raison, par ma foi ? N'es-tu pas un cornichon ? Tu t'es entièrement préparé et, tout à coup, tu renonces. N'es-tu pas un maraud après cela ? Dis-le moi ?

PODKOLIÈSSINE. —Eh ! pourquoi m'injuries-tu ? Qu'est-ce que je t'ai fait ?

KOTCHKARIOV. — Imbécile, imbécile complet ! voilà ce que chacun dira. Un sot tout court, bien que tu sois chef de division. Qu'est-ce que je cherche ? Ton bien. On t'ôtera le morceau de la bouche, mon petit... Et toi, vieux garçon endurci, tu restes couché. Dis-moi à quoi tu ressembles, je te prie ? Espèce de loque, de vieux bonnet de nuit ! Je te dirais ton fait, mais ce serait trop inconvenant ; je me retiens. Vieille femme, va ! Pire qu'une vieille femme.

PODKOLIÈSSINE. — Ah, tu es bon !... (*A voix basse.*) Es-tu dans ton bon sens ? Il y a ici un serf, et devant lui tu me dis de ces mots... Tu aurais pu trouver un autre endroit !

KOTCHKARIOV. — Comment ne pas t'insulter, je te prie ? qui aurait assez de patience ? qui saurait résister ? Comme tout homme convenable tu te décides à te marier, et, tout à coup, sans rime ni raison, tu deviens sourd comme le bois.

PODKOLIÈSSINE. — Allons, assez ; j'y vais ! Qu'as-tu à crier encore ?

KOTCHKARIOV. — A la bonne heure ! As-tu autre chose à faire que d'y aller ? (*A Stépane.*) Donne-lui son chapeau et son manteau.

PODKOLIÈSSINE (*près de la porte*). — Quel homme étrange ! Avec lui on ne sait sur quel pied danser ; tout d'un coup il se met à vous invectiver sans propos. Il ne comprend rien !

KOTCHKARIOV. — C'est bon, je ne dis plus rien.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XII

Une chambre chez Agâfia Tîkhonovna.

(AGAFIA TIKHONOVNA *se tire les cartes et sa tante* ARINA PANTÉLÈIMONOVNA *suit le jeu.*)

AGAFIA TIKHONOVNA. — Encore un voyage, ma petite tante. Le roi de carreau s'y intéresse. Des larmes. Une lettre d'amour. A gauche, le roi de trèfle prend un grand intérêt à la chose, mais une intrigante va au travers.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Qui penses-tu que soit le roi de trèfle ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Je l'ignore.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et moi je sais.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Qui ?

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Un bon marchand qui habite la Ligne-des-Draps, Alexis Dmîtriévitch Starikôv.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oh, ce n'est certainement pas lui. Je gage ce qu'on voudra que ce n'est pas lui.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Ne dis pas non, Agâfia Tîkhonovna. Lui qui a les cheveux si blonds, ce ne peut être que le roi de trèfle.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Mais non. Le roi de trèfle, ici, est un noble. Un marchand ne peut pas être le roi de trèfle.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Agâfia Tîkhonovna, tu ne dirais pas cela si feu ton père, Tîkhone Pantélèïmonovitch, vivait. Je me souviens que, parfois, il frappait de ses cinq doigts sur la table et s'écriait : « Je crache, disait-il, sur quiconque rougit d'être un marchand. Je ne donnerais pas, disait-il, ma fille à un colonel. Que les autres, disait-il, le fassent s'ils le veulent ! Et mon fils non plus, disait-il, je n'en ferai pas un fonctionnaire. Est-ce qu'un marchand, disait-il, ne sert pas l'empereur comme n'importe qui ? » Et,

de sa paume, il bourrait la table. Et sa main était large comme un seau ; ça faisait peur. Et si tu veux la vérité, c'est lui qui a mis ta mère en marmelade. Sans lui la pauvre défunte aurait vécu beaucoup plus longtemps.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et tu veux que j'épouse un homme aussi méchant ! Pour rien au monde je n'épouserai un marchand.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Mais Alexis Dmîtriévitch n'est pas de ces gens-là.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Je n'en veux pas ! n'en veux pas ! Il porte la barbe et quand il mangera, tout coulera dedans. Non, non, je ne le veux pas !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et où prendras-tu un noble comme il faut ? Ça ne court pas les rues.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Fiôkla Ivânovna en trouvera un. Elle m'a promis d'en trouver un parfait.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Mais c'est une menteuse, ma chérie.

SCÈNE XIII

LES MÊMES. — FIÔKLA.

FIÔKLA. — Ah, Arîna Pantélèïmonovna, c'est un gros péché de porter un faux jugement.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, c'est Fiôkla Ivânovna ? Eh bien, parle, raconte ! Tu en as ?

FIÔKLA. — J'en ai... Mais laisse-moi d'abord reprendre mes sens, tant je me suis démenée. Pour toi, j'ai sonné à toutes les portes ; j'ai couru les chancelleries, les ministères, les corps de garde. Sais-tu, petite mère, qu'on m'a presque battue. Je te jure ! Cette vieille qui a marié les Afiôrov s'est collée à moi : « Ah, me dit-elle, tu es ceci et cela ; tu m'arraches le pain de la bouche ; reste au moins dans ton quartier. » — « Comptes-y, lui ai-je répliqué carrément. Tu as beau te fâcher : pour satisfaire ma cliente, lui ai-je dit, je suis prête à tout. » Mais aussi quels prétendants

je t'ai dénichés, ma petite ! Bref, le monde existe et existera toujours, mais il n'y en a jamais eu de pareils. Aujourd'hui même il en viendra quelques-uns. J'accours te prévenir.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Comment, aujourd'hui ? ma chère âme ! Ça me fait peur.

FIÔKLA. — Ne crains rien, petite mère. C'est affaire courante. Ils viendront, regarderont, et rien de plus. Tu les regarderas toi aussi ; s'ils ne te plaisent pas, ils s'en retourneront.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — J'espère que tu en as pêché de bons ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et combien sont-ils ? Beaucoup ?

FIÔKLA. — Près d'une demi-douzaine.

AGAFIA TIKHONOVNA (*poussant un cri*). — Ah !

FIÔKLA. — Ne t'effraie pas si fort. Mieux vaut choisir. Si l'un n'est pas de ton goût, un autre le sera.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et ils sont nobles ?

FIÔKLA. — Tous comme un assortiment. Si nobles qu'il n'y a pas encore eu les pareils.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et de quel genre ?

FIÔKLA. — Excellents. Tous beaux, soignés. Le premier, Balthazar Balthazârovitch Jévâkine est excellent. Il a servi dans la flotte. C'est tout à fait ce qu'il te faut. Il veut une fiancée bien en chair. Il n'aime pas du tout les maigres. Puis, il y a Ivane Pâvlovitch, employé de chancellerie, si fier qu'il est difficile de l'aborder. Très important de sa personne. Et comme il a crié après moi : « Ne me dis pas de turlutaines, que la jeune fille est ceci, cela ; dis-moi tout de suite combien elle a de mobilier et d'immobilier ! » « Tant et tant, gros père », ai-je répondu. « Tu mens, fille de chien ! » Et encore il m'a collé un mot, ma petite, qu'il ne serait pas convenable de te répéter. J'ai tout de suite compris : Celui-là, me suis-je dit, doit être un personnage !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et encore, qui y a-t-il ?

FIÔKLA. — Il y a Nîcanor Ivânovitch Anoûtchkine. Un homme si dénicat. Des lèvres, ma petite mère, tout à fait comme de la framboise. Si excellent ! « J'ai besoin, m'a-t-il dit, d'une fiancée jolie, bien élevée et qui sache le français. » C'est un homme de belle conduite. Un article allemand. Et si menu de sa personne ! Des petites jambes fines, fluettes...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, merci, les si-menus ne sont pas mon affaire. Je n'y vois rien d'attrayant.

FIÔKLA. — Si tu en veux un plus gros, prends Ivane Pâvlovitch. On ne peut faire un meilleur choix. C'est tout juste s'il passera par cette porte. Et si excellent !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et quel âge ?

FIÔKLA. — Un homme encore jeune. Dans les cinquante ans. Même pas encore cinquante.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et son nom ?

FIÔKLA. — Son nom ? Ivane Pâvlovitch Iaïtchnitsa. [Omelette.]

AGAFIA TIKHONOVNA. — C'est son nom ?

FIÔKLA. — Oui.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, mon Dieu, quel nom ! Ecoute un peu ça, ma petite Fiôkla, si je l'épouse, je m'appellerai Agafia Tîkhonovna Iaïtchnitsa. De quoi est-ce que ça aura l'air ?

FIÔKLA. — Eh, ma petite, il y a en Russie des noms qu'à les entendre, on ne peut que dire fi et se signer. Si le nom de celui-ci ne te plaît pas, prends Balthazar Balthazârovitch, c'est un excellent prétendant.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Comment a-t-il les cheveux ?

FIÔKLA. — De beaux cheveux.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et le nez ?

FIÔKLA. — Un joli nez. Tout est en place. Et si excellent !.. Mais, ne va pas te fâcher : dans son logement il n'y a qu'une pipe ; rien de plus. Aucun meuble.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et qui as-tu encore ?

FIÔKLA. — Akinnf Stépânovitch Pantélêiév, fonction-

naire, conseiller honoraire. Il bégaie un peu, mais, en revanche, il est très modeste.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Tu ne fais que dire qu'il est fonctionnaire ; tu ferais mieux de nous raconter s'il ne boit pas.

FIÔKLA. — Il boit, je ne dis pas le contraire ; il boit. Qu'y faire ? Mais il est bien conseiller honoraire ! Et avec ça, doux comme la soie.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, non, je ne veux pas d'un ivrogne !

FIÔKLA. — A ton idée, petite mère. Si tu ne veux pas l'un, prends l'autre. Du reste, qu'est-ce que ça peut te faire qu'une fois il boive un peu plus que de raison ? Il n'est pas sâoul toute la semaine. Il y a des jours où il ne boit pas...

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et encore qu'y a-t-il ?

FIÔKLA. — Il y en a encore un, mais rien de bien ; les premiers sont les plus convenables.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Bon, mais qui est-ce ?

FIÔKLA. — Je ne voudrais pas t'en parler. Il est, c'est vrai, conseiller de cour et décoré ; mais, très difficile à mettre debout ; on ne peut pas le faire sortir de sa maison.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Et encore qui y a-t-il ? Ça ne fait que cinq. Tu parlais de six.

FIÔKLA. — Ça ne te suffit pas ! Tu vois que tu y as pris goût ; tout d'abord, six ça t'effrayait.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA.— Et que ferons-nous de tous tes nobles ? Tu as beau en avoir six, un seul marchand les vaut bien.

FIÔKLA. — Ah, je ne suis pas de votre avis, Arîna Pantéléïmonovna ! Un fiancé noble est toujours plus respectable.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Qu'avons-nous à faire de ce respect ? Regarde-moi, par exemple, Alexis Dmîtriévitch quand il met son bonnet de zibeline et se promène en traîneau...

FIÔKLA. — Et qu'un noble avec ses *a*paulettes le ren-

contre, il lui criera : Espèce de petit marchand, sors de mon chemin ! Ou il lui dira : Montre-moi, petit marchand, du velours de première qualité. Et le marchand répondra : Daignez regarder, mon père. Et le noble lui dira : Enlève ton chapeau, malotru !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Mais le marchand, s'il le veut, ne lui donnera pas de drap, et le noble restera tout nu.

FIÔKLA. — Et le noble taillera le marchand en morceaux.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et le marchand ira se plaindre à la police.

FIÔKLA. — Et le noble ira se plaindre du marchand au sénakhteur.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et le marchand au gouvernheur.

FIÔKLA. — Et le noble...

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Tu inventes, Fiôkla ! Le gouvernheur est plus haut placé que un sénakhteur. Tu es assommante avec tes nobles ! Et un noble, lui aussi, quand il en a besoin, vous tire le chapeau très bas. *(On sonne à la porte.)* On dirait que l'on sonne.

FIÔKLA. — Ah, mon Dieu, ce sont eux !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Qui, eux ?

FIÔKLA. — Quelqu'un des prétendants.

AGAFIA TIKHONOVNA *(effrayée, poussant un cri)*. — Ouh !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Saints protecteurs, ayez pitié de nous ! La pièce n'est pas en ordre. (*Elle saisit tout ce qui lui tombe sous la main et court à travers la scène.*) Et la nappe, la nappe sur la table est toute noire !.. Douniâchka, Douniâchka ! (*Douniâchka apparaît.*) Vite une nappe propre ! (*Elle enlève la nappe sale et s'affaire dans la pièce.*)

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ah, ma tante que faire, je suis presque en chemise.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Cours vite t'habiller, ma

petite ! (*Elle continue à s'affairer. Douniâchka apporte une nappe. On resonne à la porte.*) Cours ouvrir et dis : Tout de suite ! (*Douniâchka crie de loin :*) Tout de suite !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Tante, et ma robe qui n'est pas repassée !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Dieu de miséricorde, sauve-nous ! Mets une autre robe.

FIÔKLA (*entre en courant*). — Pourquoi n'allez-vous pas ouvrir ? Agâfia Tîkhonovna, pressez-vous la petite mère ! (*On sonne encore.*) Ah, mon Dieu, il attend toujours !

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Douniâchka, fais-le entrer par ici et prie-le d'attendre.

(*Douniâchka court dans l'antichambre et ouvre la porte. On entend des voix :* Ces dames y sont ? — Donnez-vous la peine d'entrer. *Tout le monde regarde curieusement par le trou de la serrure.*)

AGAFIA TIKHONOVNA (*avec un cri*). — Ah, comme il est gros.

FIÔKLA. — Il entre, il entre. (*Toutes s'enfuient précipitamment, et sortent.*)

SCÈNE XIV

IAÏTCHNITSA ET DOUNIACHKA.

DOUNIACHKA. — Attendez ici. (*Elle sort.*)

IAÏTCHNITSA.— Bon, on attendra. Mais que ce ne soit pas trop long. Je me suis esquivé une minute de mon bureau. Le général peut demander : « Où est donc l'employé ? » — « Il est allé reluquer une fiancée. » — « Je lui en ferai voir, moi, des fiancées » ... Bah, étudions un peu l'inventaire. (*Il lit.*) « Maison de pierre à deux étages. » (*Il lève les yeux, regarde.*) Ça y est. (*Il continue à lire.*) « Deux ailes, l'une sur fondation en pierres, l'autre en bois ... » Oui ; mais l'aile en bois ne vaut pas grand'chose. « Petite voiture, traîneau sculpté à deux places avec grand et petit tablier... » Peut-être que tout cela n'est bon qu'à faire du bois de feu.

Néanmoins la vieille assure que c'est de première qualité. Ne disputons pas. « Deux douzaines de cuillers en argent... » Evidemment, il faut des cuillers d'argent dans un ménage. « Deux pelisses en renard... » Hum ! « Quatre grands édredons et deux petits... » (*Il fait une moue significative.*) « Six paires de robes de soie et six en indienne ; deux manteaux de nuit ; deux ... » Chapitre peu intéressant. « Lingerie, serviettes ... » Ça, comme elle voudra. Du reste, il faudra vérifier tout en nature ! On te promet maison et voitures et quand tu épouseras tu ne trouveras que des édredons et de la plume.

(*On sonne. Douniâchka court ouvrir. On entend des voix :* Ces dames sont à la maison ? — Elles y sont.)

SCÈNE XV

IAÏTCHNITSA. — ANOUTCHKINE.

DOUNIACHKA. — Attendez ici. Elles vont venir. (*Elle sort. Anoûtchkine salue Iaïtchnitsa.*)

IAÏTCHNITSA. — Mes hommages.

ANOUTCHKINE. — N'est-ce pas au papa de la délicieuse propriétaire de la maison que j'ai l'honneur de parler ?

IAÏTCHNITSA. — Pas le moins du monde ! pas au papa. Je n'ai même pas encore d'enfants.

ANOUTCHKINE. — Ah ! pardon. Excusez-moi.

IAÏTCHNITSA (*à part*). — La figure de cet individu m'est tant soit peu suspecte. Je crois qu'il vient ici pour le même motif que moi. (*A haute voix.*) Vous avez évidemment affaire à la maîtresse de la maison ?

ANOUTCHKINE. — Pas précisément... Je suis entré en me promenant.

IAÏTCHNITSA (*à part*). — Blagueur, va ! « En se promenant. » Il vient se marier, la canaille.

(*On entend sonner. Douniâchka traverse la scène en courant pour aller ouvrir. Voix* :... « sont à la maison »? — « Oui. »)

SCÈNE XVI

LES MÊMES. — JÉVAKINE.

JÉVAKINE, *à Douniâchka, qui le fait entrer.* — Chère petite, je te prie, époussette-moi un peu. J'ai ramassé, tu le vois, pas mal de poussière dans la rue. Enlève-moi, s'il te plaît, ce duvet par là. (*Il se tourne.*) C'est ça. Merci, chère petite. Regarde encore là ; n'y a-t-il pas une petite araignée qui me court ? Sur les basques de mon habit, n'y a-t-il rien ? Merci, ma petite. Je crois qu'il y a encore quelque chose là. (*Il passe la main sur la manche de son frac et regarde Anoûtchkine et Iaïtchnitsa.*) Ce petit drap-là est du drap anglais,... et comme il est solide ! En 1795, tandis que notre escadre était en Sicile, je l'ai acheté, étant encore enseigne, et je m'en suis fait faire un uniforme. En 1801, sous le règne de l'empereur Paul, j'ai été promu lieutenant, et le drap était encore tout neuf. En 1814, j'ai fait une expédition autour du monde ; c'est tout juste si le drap s'est un peu usé aux coutures. En 1815, j'ai pris ma retraite et l'ai fait retourner. Il y a dix ans que je le porte, et il est encore comme neuf. Merci, ma chère petite... Hum, la belle des belles ! (*Il lui fait un remerciement de la main, s'approche du miroir et s'ébouriffe les cheveux.*)

ANOUTCHKINE. — Oserai-je vous le demander, la Sicile, dont vous avez daigné prononcer le nom, ce doit être un beau pays, la Sicile ?

JÉVAKINE. — Magnifique ! Nous y avons passé trente-quatre jours, et, j'ose vous le dire, c'est un pays merveilleux. De ces montagnes, de ces arbustes, de ces petits grenadiers, et, partout, de ces petites Italiennes, comme des petites roses. On n'a que l'idée de les embrasser.

ANOUTCHKINE. — Sont-elles bien élevées ?

JÉVAKINE. — Extrêmement bien. Il n'y a chez nous

que les comtesses qui en approchent. Parfois, dans la rue, on rencontrait de ces petites beautés brunes. On sait ce que c'est, naturellement, qu'un officier russe ; ici des épaulettes (*il montre son épaule,*) et des broderies d'or... En Italie, chaque maison a son petit balcon et les toits sont plats comme ce plancher. On lève les yeux et on voit, assise, une de ces petites roses. Alors, naturellement, pour ne pas passer pour un goujat... (*Il salue et fait de la main un large geste,*) et elle répondait comme ça... (*Il fait un autre geste.*) Habillée, naturellement comme ça : ici, un peu de taffetas, des lacets au corsage et différents bijoux... En un mot un vrai régal...

ANOUTCHKINE. — Permettez-moi de vous faire encore une question. En quelle langue s'exprime-t-on en Sicile ?

JÉVAKINE. — Naturellement tout le monde y parle français.

ANOUTCHKINE. — Et toutes les jeunes filles, sans exception, le parlent ?

JÉVAKINE. — Toutes, sans exception. Vous ne croirez peut-être pas ce que je vais vous dire : pendant les trente-quatre jours que nous y avons passé, je ne les ai pas entendu dire un seul mot de russe.

ANOUTCHKINE. — Pas un seul mot !

JÉVAKINE. — Pas un. Je ne parle pas des nobles seulement et autres *signori*, en d'autres termes, de leurs officiers. Prenez un simple paysan de là-bas, le moindre porte-faix ; essayez de lui dire : « L'ami, donne-moi du pain ». Il ne comprendra pas, je vous jure. Mais dites-lui, en français : *Dateci del pane*, ou *Portate vino*, il comprendra, partira en courant et vous apportera exactement ce que vous demandez.

IAÏTCHNITSA. — La Sicile, comme je le vois, doit être un pays fort curieux. Vous venez de parler d'un paysan. Eh bien, le paysan, comment y est-il ? Est-il exactement comme le moujik russe, large d'épaules et laboureur ?

JÉVAKINE. — Ça, je ne saurais vous le dire. Je n'ai pas remarqué si on laboure ou si on ne laboure pas. Mais en ce qui regarde le tabac à priser, je puis vous rapporter que non seulement on le prise, mais que, même, on en mâche. Les moyens de transport aussi y sont à très bon compte. Là-bas, il y a presque partout de l'eau, et partout des gondoles... Une de ces petites Italiennes, naturellement, y est assise, une de ces petites roses gentiment habillées : une chemisette, un mouchoir de tête !... Il y avait en même temps que nous, en Sicile, des officiers anglais. Ce sont des gens à peu près comme nous, bref des marins... Au début, c'est bizarre, on ne se comprenait pas. Mais quand on eut bien lié connaissance, on commença à s'entendre. On se montrait une bouteille et un verre, et on comprenait tout de suite qu'il fallait boire. Si on se mettait la main fermée devant la bouche en aspirant : pff, pff, on savait qu'il fallait fumer une pipe. En somme, je puis vous le dire, c'est une langue assez facile. Nos matelots, en l'espace de trois jours, se faisaient comprendre, et, même, comprenaient.

IAÏTCHNITSA. — C'est une chose extrêmement intéressante, je le vois, que la vie dans les pays étrangers. Il m'est très agréable d'avoir fait connaissance avec un homme qui a vu tant de choses. Puis-je vous demander à qui j'ai l'honneur de parler ?

JÉVAKINE. — Jévâkine, lieûtenant de marine en retraite. Permettez-moi, à mon tour, de vous demander avec qui j'ai le bonheur de m'entretenir ?

IAÏTCHNITSA. — Ivane Pâvlovitch Iaïtchnitsa [Omelette], employé de chancellerie.

JÉVAKINE, *qui a mal entendu*. — Moi aussi, je viens de faire un léger repas. Je savais que la route était longue ; et le temps est frais ; j'ai mangé un peu de hareng et un petit pain.

IAÏTCHNITSA. — Je crois que vous n'avez pas bien compris. C'est mon nom qui est Iaïtchnitsa [Omelette].

JÉVAKINE, *s'inclinant.* — Ah ! pardon, je suis un peu dur d'oreille. J'avais cru que vous aviez daigné dire que vous aviez mangé un peu d'omelette.

IAÏTCHNITSA. — Hélas, que faire ! J'ai eu l'intention de demander à mon général qu'il me permît de m'appeler Iaïtchnitsyn ; mais mes parents me l'ont déconseillé !

JÉVAKINE. — Il y a de ces noms étonnants. Chez nous, dans la troisième escadre, officiers et matelots avaient des noms étranges : Pomoïkine, Iaryjkine, le lieutenant Péréprèiév. Et un enseigne s'appelait Dyrka [Petit trou]. Le capitaine l'appelait : « Eh, Dyrka, viens ici. » Et il ajoutait : « Espèce de petit trou. »

(*On entend sonner. Fiôkla traverse la scène en courant pour aller ouvrir. Les trois prétendants la saluent joyeusement.*)

IAÏTCHNITSA. — Ah, bonjour, maman !

JÉVAKINE. — Bonjour, mon âme, comment va ?

ANOUTCHKINE. — Bonjour, maman Fiôkla Ivânovna.

FIÔKLA (*court en se trémoussant*). — Merci, mes pères, je vais bien, je vais bien !

(*Elle ouvre la porte. Dans l'antichambre on entend :*) sont à la maison ? — Elles y sont. (*Ensuite quelques mots inintelligibles auxquels Fiôkla répond d'un ton fâché :*) Dis donc, toi, tiens-toi un peu !

SCÈNE XVII

LES MÊMES. — KOTCHKARIOV, PODKOLIÈSSINE, ET FIÔKLA.

KOTCHKARIOV (*à Podkolièssine*). — Mets-toi bien cela en tête : Courage, et rien de plus ! (*Il regarde de côtés et d'autres, et s'incline avec surprise. A part.*) Diable, quelle masse de monde ! Qu'est-ce à dire ? Ne sont-ce pas là d'autres prétendants ? (*Il pousse Fiôkla et lui dit, à voix basse:*) Où as-tu ramassé tous ces corbeaux, hein ?

FIÔKLA. — Il n'y a pas de corbeaux, ici. Il n'y a que des honnêtes gens.

KOTCHKARIOV (*à Fiôkla*). — Beaucoup d'invités, mais tous fripés.

FIÔKLA. — Parle pour toi. Tu as bien à faire le fier ! Casquette d'un rouble et choux sans beurre.

KOTCHKARIOV. — Et ceux que tu amènes sont-ils cossus ? Un trou à leur poche, rien de plus. (*Haut.*) Mais qu'est-ce qu'elle peut bien faire maintenant ? Je suis sûr que c'est la porte de sa chambre à coucher. (*Il va vers la porte.*)

FIÔKLA. — Effronté ! On te dit qu'elle s'habille.

KOTCHKARIOV. — Et après ? Qu'est-ce que ça peut faire ? Je ne fais que regarder. (*Il regarde par le trou de la serrure.*)

JÉVAKINE. — Permettez-moi de passer, moi aussi, ma curiosité.

IAÏTCHNITSA. — Permettez-moi aussi de regarder une petite fois.

KOTCHKARIOV, *continuant de regarder*. — Mais, Messieurs, on ne voit absolument rien. Impossible de distinguer ce qu'il y a de blanc : une femme ou un oreiller.

(*Cependant tous les personnages entourent la porte et essaient de regarder.*)

KOTCHKARIOV. — Chut ! On vient.

(*Tous s'écartent précipitamment.*)

SCÈNE XVIII

LES MÊMES, ARINA PANTÉLÈIMONOVNA ET AGAFIA TIKHONOVNA.

(*Elles entrent. Tous saluent.*)

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — A quel sujet avez-vous bien daigné me gratifier d'une visite ?

IAÏTCHNITSA. — J'ai su par les gazettes que vous désiriez entreprendre des fournitures de bois et, étant employé d'une administration d'État, je suis venu m'informer quel genre de bois vous pouvez fournir, quelle quantité et à quelle date ?

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Bien que nous n'ayons l'intention de prendre aucune fourniture, je suis heureuse de votre venue. Quel est votre nom ?

IAÏTCHNITSA. — L'assesseur de collège Ivane Pâvlovitch Iaïtchnitsa.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Veuillez bien vous asseoir. (*A Jévâkine.*) Permettez-moi de savoir de vous aussi ?...

JÉVAKINE. — J'ai vu aussi dans les gazettes un avis se rapportant à je ne sais quoi ; alors je me suis dit : Si j'y allais ! Le temps m'a paru délicieux, l'herbe poussait partout...

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et quel est votre nom ?

JÉVAKINE. — Le lieutenant de marine en retraite Balthazar Balthazârovitch Jévâkine II. Il y avait un autre Jévâkine, mais qui fut mis à la retraite avant moi. Il avait été blessé au-dessous du genou et la balle avait touché un nerf ; aussi, quand on était auprès de lui, il avait l'air de vouloir vous donner un coup de genou quelque part.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Veuillez bien vous asseoir. (*A Anoûtchkine.*) Puis-je savoir pour quelle raison ?...

ANOUTCHKINE. — Raison de voisinage. Me trouvant à quelques pas de chez vous...

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — N'habitez-vous pas la maison de la marchande Touloubov, en face de chez nous ?

ANOUTCHKINE. — Non. Présentement, je demeure aux Péski, mais j'ai l'intention de venir bientôt habiter ce quartier.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Donnez-vous la peine de vous asseoir. (*A Kotchkarîov.*) Et permettez-moi de savoir ?...

KOTCHKARIOV. — Est-ce que vous ne me reconnaîtriez pas ? (*A Agafia Tikhonovna*). Et vous non plus, mademoiselle ?

AGAFIA TIKHONOVNA. — Il me semble que je ne vous ai jamais vu.

KOTCHKARIOV. — Rappelez-vous bien ! Vous avez dû pourtant me voir quelque part.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Ma foi, je ne sais pas. Chez les Birioûchkine, peut-être ?

KOTCHKARIOV. — Mais oui, chez les Birioûchkine.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Vous savez ce qui est arrivé à la fille ?

KOTCHKARIOV. — Oui, je le sais : elle s'est mariée.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Non ! Ce serait encore là un bonheur. Elle s'est cassé la jambe.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Elle s'est fait affreusement mal. Elle rentrait tard, le soir, en voiture ; le cocher était ivre et l'a versée.

KOTCHKARIOV. — Oui, je savais quelque chose : ou qu'elle s'était cassé la jambe ou qu'elle s'était mariée.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Et quel est votre nom ?

KOTCHKARIOV.— Ilia Fomitch Kotchkarîov. Nous sommes même un peu parents. Ma femme en parle sans cesse. Permettez-moi de vous présenter (*Il prend Podkolièssine par le bras et le fait avancer,*) mon ami Podkolièssine, Ivane Kouzmitch, conseiller de cour, chef de division. Il a merveilleusement amélioré son département ; c'est lui qui fait tout...

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA (*à Podkolièssine*). — Et quel est votre nom ?

KOTCHKARIOV. — Ivane Kouzmitch Podkolièssine. Son directeur n'est là que pour la forme. C'est Ivane Kouzmitch Podkolièssine qui dirige toutes les affaires.

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Parfait. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

SCÈNE XIX

LES MÊMES. — STARIKOV.

STARIKOV (*Il salue vite, à la manière marchande, se tenant un peu les poings sur les côtés.*) — Bonjour, maman Arîna Pantélèïmonovna ! Les camarades, aux Boutiques, ont dit que vous aviez de la laine à vendre.

AGAFIA TIKHONOVNA (*se détourne avec dédain, et, à mi-voix, mais assez fort pour être entendue de Starikov*). — Ce n'est pas une boutique, ici.

STARIKOV. — Ah, bon ! Est-ce que j'arrive mal à propos ou l'affaire est-elle déjà faite ?

ARINA PANTÉLÈIMONOVNA. — Ne faites pas attention, Alexis Dmîtriévitch ; bien que nous n'ayons pas de laine à vendre, nous sommes heureuses de vous voir. Veuillez bien vous asseoir.

(*Tout le monde s'assied. Silence.*)

IAÏTCHNITSA. — Quel drôle de temps il fait aujourd'hui. On aurait dit, ce matin, qu'il allait pleuvoir, et, à présent, on dirait que c'est passé.

AGAFIA TIKHONOVNA. — Oui, c'est un temps qui ne ressemble à rien. Par moments, il fait clair ; d'autres moments il se met à pleuvoir ! C'est extrêmement désagréable.

JÉVAKINE. — En Sicile, où nous étions, madame, au printemps avec l'escadre (ce devait être, si je compte bien, aux alentours de notre mois de février), quand on sortait, je me rappelle, il faisait soleil, et, tout d'un coup, arrivait une petite pluie ; et, vraiment, c'était la pluie.

IAÏTCHNITSA. — Le plus fâcheux c'est d'être seul par un temps pareil. Un homme marié, c'est autre chose. Il ne s'ennuie pas. Mais pour un célibataire, c'est réellement...

JÉVAKINE. — La mort. La vraie mort !

ANOUTCHKINE. — C'est juste.

KOTCHKARIOV. — Assurément, c'est un vrai tourment. On maudit la vie. Que Dieu garde chacun d'éprouver pareille chose !

IAÏTCHNITSA. — Mademoiselle, s'il vous était donné de choisir un objet à votre goût, voudriez-vous me dire — pardonnez-moi d'y aller si carrément — quel il serait ? Permettez-moi de savoir dans quelle administration vous jugeriez le plus convenable de prendre un époux ?

JÉVAKINE. — Voudriez-vous pour mari, mademoiselle, un homme qui a connu les tempêtes marines ?

KOTCHKARIOV. — Non, certes ! A mon avis, le meilleur mari est l'homme qui dirige presque seul tout son département.

ANOUTCHKINE. — Pourquoi cette présomption ? Prétendez-vous marquer du dédain pour un homme qui, bien qu'ayant servi dans l'infanterie, sait pourtant apprécier les manières de la haute société ?

IAÏTCHNITSA. — Mademoiselle, décidez vous-même.

(*Agâfia Tikhonovna se tait.*)

FIÔKLA. — Réponds donc, ma petite ; dis-leur quelque chose.

IAÏTCHNITSA. — Eh bien, que dites-vous, petite mère ?

KOTCHKARIOV. — Quel est votre avis, Agâfia Tikhonovna ?

FIÔKLA (*bas à Agâfia Tikhonovna*). — Dis leur, par exemple « Merci », ou « Avec plaisir » ; ce n'est pas bien de rester muette.

AGAFIA TIKHONOVNA. — J'ai honte, Fiôkla ; vraiment j'ai honte. Je vais m'en aller, ma parole ; je m'en vais ! Ma tante, restez à ma place.

FIÔKLA. — Ah, ne nous fais pas cet affront ! Ne pars pas. Tu vas te couvrir de honte. Dieu sait ce qu'ils penseraient !

AGAFIA TIKHONOVNA. — Non, par ma foi, je m'en vais ; je pars ; je sors ! (*Elle s'enfuit. Fiôkla et Arîna Pantéléïmonovna la suivent.*)

SCÈNE XX

LES MÊMES, MOINS LES TROIS FEMMES.

IAÏTCHNITSA. — En voilà une bonne ! Toutes parties ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

KOTCHKARIOV. — Il a dû arriver quelque chose.

JÉVAKINE. — Quelque secret de toilette féminine. Quelque chose à arranger, à épingler, une chemisette...

(*Fiôkla rentre. Chacun la presse de questions :* Quoi ? qu'est-ce qu'il y a ?

KOTCHKARIOV. — Qu'est-il arrivé ?

FIÔKLA. — Rien du tout. Que veux-tu qu'il soit arrivé ?

KOTCHKARIOV. — Pourquoi est-elle partie ?

FIÔKLA. — Vous l'avez intimidée ; elle est partie. Elle n'a pu tenir en place. Elle prie de l'excuser, et vous demande de venir ce soir prendre une tasse de thé. (*Elle sort.*)

IAÏTCHNITSA, *à part.* — Ah, la tasse de thé ! Voilà pourquoi je n'aime pas ces entrevues. Il surgit toujours des complications : Aujourd'hui, impossible ; venez demain, ou même après-demain, prendre une tasse de thé. Ou même : Il faut que nous y pensions. Et pourtant c'est une affaire de rien du tout, pas du tout un casse-tête. Que le diable l'emporte ! C'est que je n'ai pas le temps. Je suis un homme occupé.

KOTCHKARIOV, *à Podkoliëssine.* — Elle n'est pas mal, hein, la petite patronne ?

PODKOLIËSSINE. — Oui, pas mal.

JÉVAKINE. — Elle est jolie, la petite maîtresse de maison ?

KOTCHKARIOV, *à part.* — Le diable l'emporte ! L'imbécile est tombé amoureux. Il va nous gêner, je parie. (*Haut.*) Pas jolie, pas jolie du tout !

IAÏTCHNITSA. — Elle a le nez long.

JÉVAKINE. — Je n'ai pas remarqué cela. Une si jolie petite rose.

ANOUTCHKINE. — Je suis du même avis que vous... C'est-à-dire, je me trompe... Pour moi, je crains qu'elle ne connaisse mal les manières du grand monde. Et je me demande si elle sait le français.

JÉVAKINE. — Oserai-je vous demander pourquoi vous n'avez pas essayé de lui parler cette langue? Peut-être qu'elle la sait.

ANOUTCHKINE. — Vous croyez que je sais le français ! Je n'ai pas eu le bonheur de recevoir une éducation si

soignée. Mon père était un butor, une brute. Il n'a pas songé à me faire apprendre les langues. Pourtant, quand j'étais enfant, c'eût été si facile ! Il n'y aurait eu qu'à me bien fouetter ; j'aurais certainement appris.

JÉVAKINE. — Alors puisque vous ne savez pas le français, quel besoin avez-vous qu'elle le sache ?

ANOUTCHKINE. — Ah, pour une femme c'est autre chose ! Il faut absolument qu'une femme sache le français. Sans cela, elle peut savoir ceci et cela, mais, en fin de compte, quelque chose lui manque.

IAÏTCHNITSA. — Qu'ils se chamaillent là-dessus, moi je vais aller inspecter la maison et les ailes. Et si tout se comporte bien, j'aurai dès ce soir ce que je veux. Ces petits prétendants ne sont pas dangereux, c'est un petit monde négligeable. Les jeunes filles n'aiment pas les gens de cette espèce.

JÉVAKINE. — Si on allait fumer une pipe ? (*A Anoûtchkine.*) N'allons-nous pas dans la même direction ? Où habitez-vous, permettez-moi de vous le demander ?

ANOUTCHKINE. — J'habite les Péski. Ruelle Pétrovska.

JÉVAKINE. — Oh, ce serait un grand détour ! Moi j'habite Vassili-Ostrov, 18e ligne. Bah, qu'à cela ne tienne ! je vous accompagne tout de même.

STARIKOV, *à part.* — Ici on le fait pas mal à la pose. Bah ! Agâfia Tîkhonovna, vous nous reviendrez bientôt. (*A haute voix.*) Messieurs, j'ai bien l'honneur... (*Il salue et sort.*)

SCÈNE XXI

PODKOLIÈSSINE, KOTCHKARIOV.

PODKOLIÈSSINE. — Qu'attendons-nous, nous aussi ?

KOTCHKARIOV. — Eh bien ! franchement, la petite est jolie, hein ?

PODKOLIÈSSINE. — Euh ! je te l'avouerai ; elle ne me plaît pas !

KOTCHKARIOV. — Allons bon ! Qu'est-ce à dire ? Tu reconnaissais tout à l'heure qu'elle est jolie.

PODKOLIÈSSINE. — Oui, mais il y a quelque chose qui cloche : elle a le nez long et ne parle pas français.

KOTCHKARIOV. — Qu'est-ce que ça peut te faire qu'elle ne parle pas français ?

PODKOLIÈSSINE. — Il faut tout de même qu'une fiancée parle français !

KOTCHKARIOV. — Pourquoi donc ?

PODKOLIÈSSINE. — Parce que... Sans cela, ce n'est pas ça.

KOTCHKARIOV. — Voilà encore ! Un imbécile vient de le dire et tu as ouvert l'oreille toute grande. C'est une beauté, entends-tu ! Une vraie beauté ! Une jeune fille comme on n'en trouve nulle part.

PODKOLIÈSSINE. — Oui, au début elle me plaisait ; mais quand les autres ont commencé à dire : elle a le nez long, elle a le nez long, j'ai réfléchi et j'ai trouvé qu'en effet elle l'avait peut-être un peu long.

KOTCHKARIOV. — Eh ! tête dure, tu n'y vois pas plus loin que le bout de ton nez. Ils n'ont dit cela que pour te dégoûter. Et moi, l'ai-je vantée ? c'est comme ça qu'on s'y prend. Mais, mon cher, c'est une de ces jeunes filles !... Regarde seulement ses yeux. Ce sont des yeux, le diable m'emporte, qui parlent, qui respirent... Et son nez ! Je ne sais pas ce que c'est que ce nez. De la blancheur, de l'albâtre. Et pas n'importe quel albâtre, tu sais ! Rappelle-toi un peu.

PODKOLIÈSSINE, *souriant*. — Oui, à présent il me semble qu'elle est peut-être bien.

KOTCHKARIOV. — Certainement qu'elle est bien ! Ecoute : Maintenant qu'ils sont partis, allons la trouver ; expliquons-nous ; finissons-en.

PODKOLIÈSSINE. — Ah, ça non ! Je ne le ferai pas !

KOTCHKARIOV. — Pourquoi donc ?

PODKOLIÈSSINE. — Ce serait de l'impudence. Nous sommes plusieurs. Il faut qu'elle choisisse.

KOTCHKARIOV. — Vas-tu te soucier des autres ? Crains-tu la concurrence ? Veux-tu que je les expédie tous en une minute ?...

PODKOLIÈSSINE. — Comment feras-tu ?

KOTCHKARIOV. — C'est mon affaire. Donne-moi seulement ta parole qu'après tu ne reculeras pas ?

PODKOLIÈSSINE. — Pourquoi ne pas te la donner ? Je te la donne, si tu veux. Je ne m'en cache pas, je veux me marier.

KOTCHKARIOV. — Ta main ?

PODKOLIÈSSINE, *la lui tendant.* — Prends-la.

KOTCHKARIOV. — C'est tout ce qu'il me faut.

(*Ils sortent.*)

Fin de l'acte I.

(*A suivre.*)

(*traduit par* DENIS ROCHES) NICOLAS GOGOL

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

Il rappelle les résultats obtenus, dans les sciences biologiques, par la méthode comparative ; il critique les conceptions systématiques d'un Taine, d'un Brunetière, d'un Gaston Paris ; il insiste sur le besoin de consulter, comme J. Texte en a donné l'exemple, « la presse, les témoignages secondaires, les opinions contemporaines, même médiocres », tout en se gardant d'exagérer l'importance des « infiniment petits ». On attendrait, pour conclure, une plus nette indication des problèmes et des procédés qui conduisent aux solutions ; peut-être vaut-il mieux qu'un programme aussi neuf ne soit pas trop tôt fermé.

Du moins la fin pratique est bien mise en lumière : « C'est la préparation d'un *nouvel humanisme*, au lendemain de la crise qui nous domine encore : une sorte d'arbitrage, de *clearing* ouvrirait la voie à des certitudes nouvelles, humaines, vitales, civilisatrices, où pourrait à nouveau se reposer le siècle où nous sommes. »

MICHEL ARNAULD

*
* *

SUR LA COMPOSITION D'*HYMÉNÉE !* DE GOGOL.

Commencée en 1833, alors que l'auteur est préoccupé de donner le moins possible prise à la censure, de faire, comme il l'écrit à Pogodine, une pièce, « où même le commissaire du quartier ne trouverait rien à redire », *Hyménée !* qui s'appela d'abord les *Fiancés* (*Jénikhi*), subit toute une série de transformations successives. Il faut lire dans la grande édition de Gogol par Chenrok l'histoire de ces diverses rédactions. La pièce est remaniée en 1834 et 1835, puis en 1838, 1839 et 1840. Ce n'est qu'en 1842 que l'écrivain est satisfait et que l'œuvre apparaît dans sa forme définitive. Au mois de décembre de cette année, elle est donnée pour la première fois au Théâtre Alexandre, au bénéfice de Sosnitzki.

Le plan primitif était tout différent de ce qu'il est devenu. La scène était placée en Petite-Russie et l'affabulation rappelait ces épisodes champêtres et comiques qui nous amusent dans la *Foire à Sorotchine* et la *Nuit de Noël*. L'héroïne, l'Agathe de la pièce actuelle, était primitivement une propriétaire rurale en mal de fiancé et qui envoie à la foire son domestique pour lui en dénicher un. Ce fut une trouvaille que d'avoir transporté le lieu de

l'action de la Petite-Russie à Pétersbourg. Gogol se trouvait ainsi beaucoup plus à l'aise pour donner libre cours à ses instincts satiriques et faire défiler sa série de grotesques, dont l'apparition aurait été peu naturelle dans quelque lointain domaine de l'Ukraine. De plus, les types si caractéristiques de Kotchkariov et de Podkoliessine sont absents de la première version. L'auteur donna, en 1835, de sa pièce sous sa forme nouvelle, dans le cercle de Pogodine, une lecture qui fit sensation. « Gogol, écrit Serge Aksakov, lut ou pour mieux dire, joua sa pièce avec tant de maîtrise que bien des gens, au courant de ces sortes de choses, disent, depuis ce moment, que sur la scène, malgré le jeu excellent des acteurs, cette pièce n'est pas si amusante que dans la bouche même de l'auteur. Les auditeurs riaient à tel point que certains faillirent se trouver mal. Mais, hélas ! la comédie ne fut pas comprise. La plupart disaient que ce n'était qu'une farce invraisemblable, mais que Gogol lisait d'une façon bien amusante. » Il est probable que cette rédaction poussait les choses au comique et l'auteur s'efforça, dans la suite, d'éviter de tomber dans la farce.

Malgré les efforts de l'écrivain, le même mot de farce revint sous la plume des critiques, après la première représentation de la pièce en 1842, qui fut un échec très net. On reprocha à Gogol ses mots grossiers, l'invraisemblance de ses tchinovniks, le peu de distinction, la banalité, en un mot le réalisme des personnages. On constata l'absence d'intrigue, le décousu des scènes. Un journaliste parle de « caricatures difformes, du genre des ombres chinoises ». La comédie fut représentée également à Moscou, sans que Chtchepkine, qui interpréta Kotchkariov, en recueillît beaucoup de lauriers.

En dépit de la froideur avec laquelle fut accueilli *Hyménée !* à ses débuts, il resta au répertoire. L'acteur Davydov sut même s'y tailler un succès dans le personnage de Podkoliessine. La dernière représentation mémorable qui en fut donnée fut celle du jubilé de Gogol, au Théâtre Alexandre, au mois de mars de 1909.

LOUIS JOUSSERANDOT

*
* *

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Une ou plusieurs pages sont omises ici volontairement.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS

LE TOME XVI (JANVIER-JUIN 1921)

ALAIN

Mars ou la guerre jugée . . . . . 527 (XCII)

PAUL ALFASSA

L'œuvre de Robert Browning . . . . . 414 (XCI)

ROGER ALLARD

Paul Verlaine et quelques-uns, par Albert Lantoine . . . . . 81 (LXXXVIII)
La Muse au cabaret, par Raoul Ponchon . 82 (LXXXVIII)
Vous ; Poèmes troubles ; Heures d'hiver, par Marguerite Burnat-Provins . . . . . 84 (LXXXVIII)
L'étrange existence de l'abbé de Choisy, par Jean Mélia ; les *Mémoires* de l'abbé de Choisy . . . . . 123 (LXXXVIII)
Le livret de folastries, de Ronsard . . . . 124 (LXXXVIII)
Thi-bá, fille d'Annam, par Jean d'Esme . . 125 (LXXXVIII)
La fable de Polyphème et de Galathée, de Gongora, trad. Marius André . . . . 217 (LXXXIX)
Le poème de la pipe et de l'escargot, par Tristan Derême . . . . . 218 (LXXXIX)
Gisèle, par Henry Duvernois . . . . . 246 (LXXXIX)
Le rêve de Cinyras, par X. de Courville . . 247 (LXXXIX)
La bella venere, par Théo Varlet . . . . 248 (LXXXIX)
Aimer, par Jehan Testevuide . . . . . 249 (LXXXIX)
Le calumet ; le livre et la bouteille, par André Salmon . . . . . 361 (LXXXX)
Poèmes pour Aricie, par Lucien Dubech . . 362 (LXXXX)
Les Contrerimes de P. J. Toulet . . . . 482 (XCI)
Petits airs, par Francis Carco . . . . . 485 (XCI)
Face à face ou le poète et toi, par Luc Durtain. 601 (XCII)
Album de vers anciens, par Paul Valéry . . 618 (XCII)
Les œuvres satyriques du sieur de Sigogne. . 620 (XCII)

LOUIS ARAGON

Les Contes de Perrault, illustrés par Lucien Laforge . . . . . 373 (LXXXX)

PAUL ARBELET

Les nouvelles lettres de Stendhal à Pauline . . . 401 (XCI)

MICHEL ARNAULD

La *Revue de Littérature comparée* . . . . 754 (XCIII)

GEORGES AURIC

Jeux, de Claude Debussy . . . . . 101 (LXXXVIII)
Les Ballets russes : *Parade* . . . . . 224 (LXXXIX)

FÉLIX BERTAUX

Carl Spitteler . . . . . 105 (LXXXVIII)
Notre Amérique, par Waldo Frank . . . 227 (LXXXIX)
Du crépuscule à l'aube des hommes . . . 239 (LXXXIX)

ROBERT BROWNING
(trad. PAUL ALFASSA et GILBERT DE VOISINS)

Monsieur Sludge, le médium . . . . . 417 (XCI)

ANDRÉ CŒUROY

Déodat de Séverac . . . . . 752 (XCIII)

BENJAMIN CRÉMIEUX

Tentation ; Le Secret, par André Spire . . 83 (LXXXVIII)
L'Inquiète adolescence, par Louis Chadourne. 88 (LXXXVIII)
Carnaval est mort, par Jean-Richard Bloch . 94 (LXXXVIII)
Henry Becque : sa vie et son œuvre, par A. Got . . . . . 124 (LXXXVIII)
Le Roi des Schnorrers, par Israël Zangwill . 125 (LXXXVIII)
Nène, par Ernest Pérochon . . . . . 208 (LXXXIX)
Dragées, par Jules Laforgue. . . . . 363 (LXXXX)
Yvonne et Pijallet, par Léon Werth . . . 368 (LXXXX)
Sous les marronniers en fleurs, par Henri Bachelin . . . . . 370 (LXXXX)
Tendres stocks, par Paul Morand . . . . 487 (XCI)
Le quatuor en fa dièze, de Gabriel Marcel. . 488 (XCI)
Torches et lumignons, par J.-H. Rosny aîné . 605 (XCII)
Chants du désespéré, par Charles Vildrac. . 619 (XCII)
Les Petites ironies de la vie, par Thomas Hardy. . . . . 629 (XCII)
'Had gadya, par Israël Zangwill . . . . 632 (XCII)
Sur la condition présente des lettres italiennes . . . . . 632 (XCII)
L'enfant prodigue du Vésinet, par Tristan Bernard . . . . . 736 (XCIII)

LOUIS DEMONTS

Un roi. . . . . 289 (LXXXX)

EMILE DERMENGHEM

Le livre des oraisons de Gaston Phébus . . 490 (XCI)

GEORGES DUHAMEL

Le voiturier . . . . . 513 (XCII)

LUC DURTAIN

Le Voyage des amants, par Jules Romains . 725 (XCIII)

GEORGES GABORY

Cœurs à prendre . . . . . 553 (XCII)

RENÉ GALLAND

George Eliot et George Meredith . . . . 628 (XCII)

GASPARD-MICHEL

Dione . . . . . 157 (LXXXIX)

HENRI GHÉON

De quelques cœurs inquiets, par François Mauriac . . . . . 98 (LXXXVIII)
La relève du matin, par Henry de Montherlant . . . . . 211 (LXXXIX)
L'humaniste à la guerre, par Paul Cazin. . 365 (LXXXX)
Itinéraires d'intellectuels, par René Johannet 606 (XCII)
La Rose de Roseim, de Jean Variot. . . . 744 (XCIII)

ANDRÉ GIDE

Si le grain ne meurt (sixième fragment). . . . 39 (LXXXVIII)
Billets à Angèle . . . . . 337 (LXXXX)
L'œuvre de Robert Browning . . . . . 414 (XCI)
Billets à Angèle. . . . . 462 (XCI)
Billet à Angèle . . . . . 586 (XCII)
Billet à Angèle . . . . . 706 (XCIII)

NICOLAS GOGOL

Hyménée ! (Acte I) . . . . . 671 (XCIII)

MICHEL DE GRAMONT

Des inconnus chez moi, par Lucie Cousturier. 209 (LXXXIX)
La Chauve-Souris de Moscou au théâtre Femina . . . . . 374 (LXXXX)
Celui qui a reçu des gifles, d'Andreïeff. . . 625 (XCII)

BERNARD GRŒTHUYSEN

Œuvres récentes de Hugo von Hofmannsthal, Kasimir Edschmidt, Oskar Loerke . 242 (LXXXIX)
Lettre d'Allemagne . . . . . 497 (XCI)

PIERRE HAMP

Gens . . . . . 408 (XCI)

MAX JACOB

Lettres avec commentaires . . . . . 385 (XCI)

COMMANDANT P. JAGUENEAUD

Le naufrage de la « Ville de Saint-Nazaire » . . . 292 (LXXXX)

FRANCIS JAMMES

L'ermite . . . . . 31 (LXXXVIII)

MARCEL JOUHANDEAU

Vieille Françoise . . . . . 572 (XCII)

LOUIS JOUSSERANDOT

Sur la composition d'*Hyménée !* de Gogol . 755 (XCIII)

RAYMOND LENOIR

Schopenhauer et ses disciples, par A. Bossert . 100 (LXXXVIII)
Proudhon et notre temps . . . . . 221 (LXXXIX)

ANDRÉ LHOTE

Le trente-deuxième salon des Indépendants. 354 (LXXXX)
L'exposition de peinture hollandaise aux Tuileries. . . . . 746 (XCIII)

PERCY LUBBOCK

Lettre d'Angleterre : poètes contemporains . 229 (LXXXIX)

PIERRE MAC ORLAN

La peste . . . . . 161 (LXXXIX)
Les Boucaniers d'Olivier Œxmelin. . . . 245 (LXXXIX)
Martin Eden, par Jack London. . . . . 377 (LXXXX)

LOUIS MARTIN-CHAUFFIER

Le Côté de Guermantes, par Marcel Proust. . 204 (LXXXIX)
La vie inquiète de Jean Hermelin, par Jacques de Lacretelle. . . . . 615 (XCII)
Un homme heureux, par Jean Schlumberger . 733 (XCIII)
... Mais l'art est difficile, par Jacques Boulenger. . . . . 739 (XCIII)

ROGER MARTIN DU GARD

Les jardins, par André Véra et Paul Véra. . 358 (LXXXX)

P. MASSON-OURSEL

Les Classiques de l'Orient . . . . . 378 (LXXXX)

LUCIEN MAURY

Knut Hamsun . . . . . 107 (LXXXVIII)
La grande faim, par Johan Bojer . . . . 244 (LXXXIX)

PAUL MORAND

Le cocu magnifique, de Crommelynck. . . 373 (LXXXX)
Sous les yeux d'Occident, par Joseph Conrad. 495 (XCI)

JEAN PAULHAN

Le langage populaire, par Henri Bauche . . 123 (LXXXVIII)
G. K. Chesterton, par J. de Tonquédec . . 124 (LXXXVIII)
La flûte de jade, par Franz Toussaint . . . 125 (LXXXVIII)
Cinéma, par P. A. Birot. . . . . 126 (LXXXVIII)
Aytré qui perd l'habitude. . . . . 170 (LXXXIX)

HENRI POURRAT

Le livre moniteur . . . . . 92 (LXXXVIII)
Elégies, par Georges Duhamel . . . . . 730 (XCIII)

MARCEL PROUST

Une agonie . . . . . 5 (LXXXVIII)
Un baiser . . . . . 129 (LXXXIX)
A propos de Baudelaire . . . . . 641 (XCIII)

RAYMOND RADIGUET

Pigeon vole . . . . . 286 (LXXXX)

JACQUES RIVIÈRE

Note . . . . . 512 (XCI)
Notes sur un événement politique . . . . . 558 (XCII)
Le Héros et le Soldat, de Bernard Shaw ; *Les amants puérils*, de F. Crommelynck . . 621 (XCII)
Le Chœur ukrainien . . . . . 626 (XCII)

ANDRÉ SALMON

Le nègre Léonard et maître Jean Mullin ; La clique du café Brebis, par P. Mac Orlan . 610 (XCII)
Expositions Marie Laurencin et André Lhote . . . . . 627 (XCII)
Poèmes . . . . . 664 (XCIII)

JEAN SCHLUMBERGER

Confession de minuit, par Georges Duhamel. 87 (LXXXVIII)
Les Ballets suédois . . . . . 101 (LXXXVIII)
Les Créanciers, de Strindberg . . . . . 104 (LXXXVIII)
Les Forces éternelles, par la Comtesse de Noailles . . . . . 214 (LXXXIX)
L'ouverture de la Comédie Montaigne-Gémier . . . . . 222 (LXXXIX)
Autour de Paris, par André Hallays . . . 249 (LXXXIX)
Deux pièces de M. Maeterlinck au théâtre Moncey . . . . . 375 (LXXXX)
La maison du sage, par Louis Artus . . . 486 (XCI)
Le docteur Pierre Bucher . . . . . 493 (XCI)
La Paix, par Marie Lenéru . . . . . 623 (XCI)
L'oncle Vania, par Anton Tchekhoff . . . 741 (XCI)
L'Annonce faite à Marie à la Comédie Montaigne. . . . . 742 (XCII)

ALBERT THIBAUDET

Réflexions sur la littérature : La Conscience libre et la guerre . . . . . 67 (LXXXVIII)
Un Royaume de Dieu, par Jérôme et Jean Tharaud . . . . . 86 (LXXXVIII)
L'enfant inquiet, par André Obey. . . . 91 (LXXXVIII)
Le Bourriquet, par Cyriel Buisse . . . . 110 (LXXXVIII)
Réflexions sur la littérature : La littérature politique . . . . . 193 (LXXXIX)

George Sand, par Ernest Seillière . . . . 219 (LXXXIX)
Charles Baudelaire, par G. de Reynold . . 220 (LXXXIX)
Réflexions sur la littérature : L'idée de génération . . . . . 344 (LXXXX)
Histoire de France : La Révolution, par P. Sagnac, et E. Parisot . . . . . 365 (LXXXX)
La cause du beau Guillaume, par Duranty . 372 (LXXXX)
Barabour ou l'harmonie universelle, par André Billy . . . . . 372 (LXXXX)
Réflexions sur la littérature : Psychanalyse et critique . . . . . 467 (XCI)
Mémoire sur les perceptions obscures, par Maine de Biran . . . . . 492 (XCI)
Les précurseurs de Nietzche, par Charles Andler . . . . . 492 (XCI)
Réflexions sur la littérature : Le roman de l'intellectuel . . . . . 592 (XCII)
Valentine Pacquault, par Gaston Chérau. . 614 (XCII)
Réflexions sur la littérature : Les chapelles littéraires . . . . . 713 (XCIII)
Jean-Luc persécuté ; *Le chant de notre Rhône*, par C. F. Ramuz . . . . . 732 (XCIII)

PAUL VALÉRY

Au platane . . . . . 36 (LXXXVIII)
Eupalinos ou l'architecte . . . . . 257 (LXXXX)

GILBERT DE VOISINS

L'Œuvre de Robert Browning . . . . . 414 (XCI)
Samuel Butler, par Valery Larbaud . . . 757 (XCIII)

CORRESPONDANCE

A propos de *Vers de Circonstance* de Stéphane Mallarmé . . . . . 128 (LXXXVIII)

XXX

La France vue de l'étranger : une opinion anglaise sur Charles Maurras . . . . 110 (LXXXVIII)
Les revues . . . . . 126 (LXXXVIII)
Les gais lurons, par R. L. Stevenson . . . 247 (LXXXIX)
Les revues . . . . . 250 (LXXXIX)
Les revues . . . . . 379 (LXXXX)
Memento bibliographique (littérature anglaise et allemande) . . . . . 384 (LXXXX)
Les revues . . . . . 508 (XCI)
Les revues . . . . . 637 (XCII)
Les revues . . . . . 759 (XCIII)

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.